



# Ouranos et Gaia de nouveau opposés : Entre mar, Durènço e Rose d'Emile Bonnel

Emmanuel Desiles

## ► To cite this version:

Emmanuel Desiles. Ouranos et Gaia de nouveau opposés : Entre mar, Durènço e Rose d'Emile Bonnel . L'Astrado: revisto bilengo de prouvenço: revue bilingue de provence, 2005, pp.134-146. hal-01075621

**HAL Id: hal-01075621**

**<https://hal.science/hal-01075621>**

Submitted on 22 Oct 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

OURANOS ET GAIA DE NOUVEAU OPPOSÉS :

ENTRE MAR, DURÊNÇO E ROSE  
D'ÉMILE BONNEL

On se souvient de la poésie des ponts qui jalonnent le *Pouèmo dóu Rose* de Mistral, ponts sous lesquels passe le Caburle et qu'il ne reverra plus. On se souvient du regret de Bellaud de la bellaudière de n'avoir pas préféré traverser la Durance sur un pont, et d'avoir si malheureusement tenté son passage à gué<sup>1</sup> !

Voilà un beau sujet, à la fois sujet de recherches universitaires dans le domaine littéraire provençal, et sujet d'inspiration pour les poètes. Au-delà de la symbolique, largement exploitée par les philosophes et les psychanalystes inspirés de Jung, d'un passage entre deux mondes, donc entre deux états de l'être, amusons-nous tout simplement à bâtir nous-même un pont entre deux revues de *L'Astrado*, et de passer des *Óulivado* de Frédéric Mistral à *Coulour d'oumbro e de pan* d'Emile Bonnel.

A vrai dire, ce dernier auteur nous en a largement préparé la voie lorsqu'il intitule l'un de ses poèmes : *Entre mar, Durênço e Rose*. Le voici :

<sup>1</sup> Sur ce point voir les sonnets LXXXVIII et LXXXIX des *Obros et rimos provvensalos*, Mascaron, Marseille, 1595, réédition Jeanne Lafitte, Marseille, 1974, ainsi que notre article « Quouro Belaud de la belaudiero cabussè dins Durênço », *Lou prouvençau à l'Escolo*, n°5, avril 1998, p.14-20.

*Vièi pelègre  
parti sus li camin roumiéu  
lou camin de Sant Jaque te passo sus la tèsto  
coume la co d'un casco de dragoun,  
li couquiho de mar bruisson à ta biasso  
e toun bastoun flouris, de raive escrincela.  
Nautre esvedela que sian sus la terro meiralo  
lou camin de Sant Jaque nous passo sus lou vèntre  
e regardan vira lis astre eilamoundaut.  
Viro que viraras, soulet lou cresten gris  
di colo famihiero  
marco la fin dóu mounde e soun endeveni,  
couneissèn pas de pont passant de l'autro man  
ni de bastoun flouri pèr passa d'autri terro  
ni couquiho de mar pèr quista noste pan.  
Tout clavela que sian au mitan de la terro  
N'avèn pas de besoun de draio sènso fin  
De camin roumiéu o de grand carriero.  
Lou camin de Sant Jaque nous passo sus lou vèntre  
e la terro nous tèn, rede coume de mort.*

*Coulour d'oumbro e de pan*, 1977.

Nul n'a oublié le très polémique et très engagé *Au Pople nostre* de l'écrivain maillanais, peut-être la plus virulente de ses diatribes socio-politiques<sup>1</sup>. Elle se terminait pas ces vers :

*Fose ti cantoun, refose !*

<sup>1</sup> C'est aussi l'avis de Pierre Rollet : « ce poème est sans doute le plus virulent (...) *A notre Peuple* est ce que l'on appellerait (sic) de nos jours un poème engagé » in Frédéric Mistral, *Lis Óulivado*, éd. Pierre Rollet, Ramoun Berenguié, 1971, p.CCXXXII.



*Parlo fièr toun prouvençau,  
Qu'entre mar Durènço e Rose  
Fai bon vièure, Diéu lou saup<sup>1</sup> !*

Voilà donc l'avant-dernier vers du morceau mistralien repris en titre même du poème de Bonnel — une manière, justement, de créer un lien, une suture, voire une continuité, entre les deux textes.

Au premier coup d'œil, leur thème commun, au moins le plus évident, est l'enracinement, l'*estacamen au terraire*, selon l'expression provençale consacrée. Alors que Mistral réclamait avant tout de son Provençal idéal une culture de son lopin de terre — ici la métaphore tourne presque au jeu de mots, joignant culture et agriculture (l'impératif *fose* est celui du verbe *fouire* : « fouir, piocher, bêcher, cultiver »<sup>2</sup>), Bonnel surenchérit en décrivant un *nous* coincé, comme dans le poème des *Óulivado*, entre la Méditerranée, la Durance et le Rhône, en y ajoutant une barrière de colline (*lou cresten gris di colo famihiero*). Si nous assimilons celle-ci à la barrière alpine, force nous est de constater que les Provençaux dont parle Bonnel connaissent une frontière à chacun des points cardinaux : au sud par la mer, au nord par la Durance, à l'ouest par le Rhône et à l'est par les Alpes.

Tout géographe, même en herbe, verra là une confirmation des repères géopolitiques des Provençaux. Au delà du Rhône c'est le « Reiaume »<sup>3</sup>, de la Durance, c'est le Vaucluse, des Alpes c'est l'Italie, et de la mer, c'est l'inconnu mystérieux que va rejoindre Nouradoun

<sup>1</sup> *Ibid.*, p.68.

<sup>2</sup> : Frédéric Mistral, *Lou tresor dóu Felibrige*, entrée « fouire ».

<sup>3</sup> : Voir l'appellation de « Reiaume » pour la rive ouest du Rhône, et celle d'« empèri » pour la rive est, dans Frédéric Mistral, *Lou Pouèmo dóu Rose*, *passim*.

Blanquet, le jeune héros de d'Arbaud<sup>1</sup>. En délimitant si précisément un lieu de vie, et en l'appuyant si fortement, Bonnel met l'accent sur une réalité peut-être plus personnelle encore que géographique. Le poème, somme toute assez court donc rapidement lu, fait s'opposer un *nous* ancré au terroir et un *lui* fuyant et volatile. D'ailleurs la structure du poème est édifiante à cet égard : elle est bâtie sur les lois solides du plan dialectique. La thèse est le pèlerin et sa mobilité, l'antithèse est l'immobilité du narrateur et de ses compatriotes, et la synthèse aboutit à la condition des sédentaires face à cette impossibilité de suivre le pèlerin et sa liberté de mouvement... Bref, sur un plan psychologique, il y a *moi-ici* (et l'on y ajouterait *maintenant*, afin que l'optique nynégocentrique soit complète), et l'*autre-ailleurs*. Cette prise de conscience, à la fois de soi-même et de l'autre, par effet de contraste, a été suffisamment développée et illustrée par les philosophes<sup>2</sup> et les psychologues du développement, pour qu'il nous soit permis de ne pas nous éterniser davantage sur ce point.

Remarquons surtout que, puisqu'il s'agit d'une nette opposition, Bonnel n'hésite pas à accentuer les traits. Ce pèlerin qui est apostrophé dès le premier vers, et qui est en quelque sorte le destinataire premier du poème, semble n'avoir pas d'âge. Il est vieux mais qui saurait dire de combien d'années ? De plus, il est *parti*, et le poème prend alors toute la dimension d'une apostrophe rhétorique. L'interlocuteur étant absent, on se demande si les arguments et le questionnement ne sont pas, au fond, purement destinés à soi-même... Pour accentuer cet aspect fugace, le pluriel de *camin* corrobore l'idée de l'inaccessi-

<sup>1</sup> : Joseph d'Arbaud, *L'Antifo*, imprimerie Mistral Cavaillon, 1969.

<sup>2</sup> : Rappelons-nous, par exemple, la célèbre devise de Fichte : « le moi se pose en s'opposant au non-moi ».



bilité du pèlerin. Quiconque aura jeté l'œil sur une carte des chemins, de Compostelle par exemple, aura été surpris par le foisonnement des ramifications de sentiers, de routes et de voies qui constituent l'ensemble des itinéraires menant au lieu sacré espagnol. Le pèlerin-narrataire de Bonnel est bien loin et bien introuvable...

Est-il même bien humain, comme *nous* ? A l'instar de Pythagore, la tête dans les étoiles, son être semble fusionner avec le cosmos. Apprécions, au passage, le calembour subtil de Bonnel : *lou camin de Sant Jaque* est littéralement le *chemin de saint Jacques* mais aussi et surtout la *voie lactée*<sup>1</sup>. Bref, tout à la fois, ce pèlerin porte au-dessus de sa tête son parcours terrestre et le parcours des étoiles. Ici, nous ne pouvons pas ne pas faire le parallèle avec les nombreuses figures de pèlerins, baladins et autres voyageurs, dont le XIXe français nous a gratifiés. Il y a, principalement, dans la poésie romantique et symboliste, une sorte de cristallisation du voyageur, du bohème, qui confine à la poésie, au rêve et à la grandeur. Hugo, Rimbaud, Baudelaire ou Apollinaire ont, sur ce plan-là, préparé le terrain à Bonnel. A cet égard, la comparaison avec le casque du dragon est tout à fait intéressante. D'abord, bien sûr, elle est intéressante pour l'image, au sens pictural, de la célèbre queue du casque que les cavaliers portaient et qui flottait au vent, derrière eux. Rappelons que les dragons — fondés au XVème siècle — toujours rattachés à un corps de cavalerie, avaient la particularité d'être particulièrement mobiles, qu'ils combattent à pied ou à cheval. Voilà, chez Bonnel, une queue d'étoiles à la suite du pèlerin... Ensuite, cette même image a l'avantage de faire fusionner le ciel et le pèlerin lui-même. La voie lactée, comme le casque pour le

<sup>1</sup> : Voir Frédéric Mistral, *Lou Tresor dóu Felibrige*, entrée « camin ».

dragon, est l'apparat, l'uniforme, le signe distinctif de notre homme. Et si l'on ajoute que le *camin de Sant Jaque* est aussi le chemin vers Dieu, voici le pèlerin qui fusionne non seulement avec le ciel mais également avec le Ciel.

Il ne manquait plus à l'image que le *decorum*, les éléments qui constituent l'icône même du pèlerin. La coquille pour quêter, coquille Saint-Jacques bien entendu, le bâton — de pèlerin —, la tête dans les rêves et, déjà, dans la béatitude... Emile Bonnel joue ici avec brio et un art pictural indéniable sur la reprise, la re-peinture de l'iconographie traditionnelle en matière de pèlerinage et de pèlerin<sup>1</sup>. Il porte avec lui la musique (des coquilles s'entrechoquant au rythme de ses pas), la floraison (du bâton, non mort mais toujours vivant, à la manière du bâton de Moïse), la beauté (de la sculpture du même bâton) et du rêve. Nul doute que l'enseignement chrétien, à savoir que la pénitence est la clé pour gagner le Ciel, a déjà des effets sur notre homme. Et quel meilleur moyen de faire pénitence que d'accomplir un pèlerinage ? Le pèlerin est le Ciel lui-même : il l'a presque déjà rejoint... L'icône du bienheureux pèlerin joue à plein ici, et établit ce premier tableau d'un diptyque qui oppose le saint voyageur et les sédentaires qui vont immédiatement le suivre dans le déroulement du poème.

Le pèlerin de Bonnel pouvait nous faire penser à *l'homme aux semelles de vent* de Rimbaud, au moins pour sa mobilité et sa position — que nous imaginons mal autrement que verticale. Le *nous* qui suit est pour le moins horizontal, voire bassement prosaïque. L'emploi du participe-passé, à valeur d'adjectif, *esvedela*, du verbe

<sup>1</sup> : Voir sur ce point l'ouvrage de Xavier Barral y Altès, *Saint Jacques, le grand chemin*, éd. Gallimard, collection « La découverte », Paris.



*s'esvedela* (« s'étendre comme un veau »), peut également signifier « étendu indéceusement »<sup>1</sup>. Nous sommes déjà loin de la brillante icône du pèlerin précédent. Retenons surtout qu'en passant à la position horizontale, Bonnel infuse d'abord l'idée d'une immobilité — la position horizontale est avant tout celle du repos —, puis lointainement (attendons la fin du poème) celle du gisant, du mort. Cette idée sous-tend l'opposition traditionnelle de la matière, qui demeure terrestre, et de l'âme, céleste par définition et tradition platoniciennes autant que chrétiennes. Le corps, une fois mort, retourne à la matière et l'âme s'envole au ciel... C'est, après tout, le fondement de notre eschatologie chrétienne.

En filigrane, on distingue alors la vieille opposition du ciel et de la terre, qui véhicule une topique à elle seule. Selon le système ptoléméen, la terre est la fixité même, au contraire du ciel qui est le mouvement, mouvement des nuages, de la lune, du soleil et des étoiles. Avant que Galilée n'affirme que « Eppur si muove ! »<sup>2</sup>, l'astronomie et la représentation de l'univers se sont établies sur cette base. Débarrassé aujourd'hui des fausses théories scientifiques, Bonnel réemploie au moins la symbolique d'un ciel mouvant et d'une terre fixe, symbolique qui a jalonné l'histoire des idées et la littérature occidentale<sup>3</sup>. Ajoutons

<sup>1</sup> : Frédéric Mistral, *Lou Tresor dóu Felibrige*, entrée « (s')esvedela ».

<sup>2</sup> : Galilée « dut se rétracter et promettre de ne plus jamais soutenir l'hypothèse blasphématoire de la rotation de la terre. Cependant, en s'éloignant de la table sur laquelle il avait signé sa rétractation, il murmura entre ses dents : « Et pourtant, elle tourne » (« Eppur si muove »). Bryan Magee, *Histoire de la philosophie*, Le Pré aux clercs, Paris, 2001, p.66.

<sup>3</sup> : A tel point que la mobilité du ciel est presque devenue proverbiale. On se souvient du héros de Sorel, Francion, qui affirme : « mon souverain plaisir, c'est de frétiler, je suis tout divin, je veux être

au topos de la terre-mère, féminine, déjà connu sous les traits de la Grande Déesse au Néolithique<sup>1</sup>, celui du ciel, supérieur — *stricto sensu* —, et masculin, nous retomberons alors sur l'opposition antique d'Ouranos — dieu du ciel chez les Grecs — et de Gaia — déesse de la terre. Le ciel (la voie lactée) qui passe sur la terre (sur le ventre des sédentaires), peut rappeler les incessantes étreintes d'Ouranos sur Gaia — ce qui conduira la divinité à vouloir se débarrasser de son mari<sup>2</sup>... L'histoire du ciel et de la terre est, en tout état de cause, l'histoire d'un conflit, d'une incompatibilité, d'une farouche opposition. Cette même opposition est vécue comme un étrangeté, un mystère inaccessible par le *nous* de Bonnel. Les astres tournent *eilamoundaut*, autrement dit *tout là-haut*, sans possibilité de les atteindre, et *viro que viraras*...

Le regard du poète descend alors et se focalise sur sa condition et son paysage le plus immédiat : les sommets gris, les collines... Il semble que nous suivions un mouvement oculaire en même temps que celui du poète, qui nous conduit du firmament à la terre — mouvement inverse de la symbolique chrétienne repérée précédemment. L'aspect ou anachronique ou anti-transcendant est bien sûr un effet voulu de Bonnel qui prend à tâche de trancher considérablement avec la tradition spirituelle... Pour confirmer cet aspect iconoclaste (en rupture avec les icônes dans

toujours en mouvement, comme le ciel ! » Charles Sorel, *Histoire comique de Francion*, éd. de 1633, rééd. Folio, Paris, 1996, p.404.

<sup>1</sup> : Voir Catherine Louboutin, *Au néolithique, les premiers paysans du monde*, éd. Gallimard, collection « La Découverte », Paris.

<sup>2</sup> : Rappelons qu'elle souhaite également se débarrasser de son mari parce qu'elle est insatisfaite de sa descendance qui compte six Titans, six Titanides, trois Hécatonchires et trois cyclopes. Voir Hésiode, *Théogonie* et Apollodore, *Bibliothèque*. Le mythe signifierait-il que l'association, l'union, du ciel et de la terre ne peut être que monstrueuse et ne peut enfanter que des monstres ?



lesquelles les saints montent au ciel, depuis le sommet des montagnes jusqu'à une trouée parmi les nuages), Bonnel joue sur la duplicité de la géographie et de la spiritualité. Les sédentaires ne connaissent pas de pont entre ici et *l'autro man*, qui peut également être traduit en français par « l'autre côté », « au delà ». Seul le pèlerin — jouons, nous aussi, avec les mots — a la possibilité d'aller dans *l'au-delà*... Il semble donc que Bonnel nous fasse part ici d'une difficulté tout autant géographique qu'eschatologique (dans ce cadre, il faut inclure la mention sur les collines qui bloquent tout avenir...) D'ailleurs, pour ne pas prétendre aux facultés du pèlerin, le poète s'efforce de rappeler tout ce qui manque aux sédentaires pour lui ressembler, et ce jusqu'à son fameux *decorum* : bâton, coquille...

Pour iconoclaste qu'elle soit, cette rupture avec l'univers du pèlerin n'est pas forcément une provocation théologique ; il s'agit tout simplement d'un aveu d'impuissance, et la reconnaissance d'une condition de sédentaire. Malmenant, au passage, la symbolique judaïque d'Abel et Caïn, d'un intérêt pour les choses du ciel à l'opposé d'un attachement foncier<sup>1</sup>, Bonnel ne peut faire autre chose que de confirmer son profond enracinement. Il semble que ce

<sup>1</sup> Les études talmudiques se sont largement étendues sur cette question. Caïn, paysan, homme de la terre, n'est pas autant apprécié par l'Eternel que son frère Abel, berger, homme du ciel, qualité inhérente à la profession selon les Textes. Elie Munk écrit : Caïn « est l'agriculteur sédentaire, épris de propriété foncière et qui donnera à son fils, constructeur de villes, le nom de Hanok, fondation. Abel, apparaissant comme l'antithèse parfaite de Caïn (...) Le choix de leur profession révèle le contraste des caractères des deux frères, contraste qui réapparaîtra dans la future évolution historique entre les peuples agricoles et les peuples de bergers ». *La Voix de la Thora, commentaire du Pentateuque*, vol. I : *La Genèse*, Fondation Samuel et Odette Levy, Paris, 1992, p.49.

soit, d'ailleurs, parmi d'autres auteurs — provençaux, de surcroît —, un topos cher à l'écrivain. Dans un autre de ses poèmes, *Pèr un Sisife coumtadin*, on se souvient d'un Sisyphé qui s'endormait auprès de son rocher, dans la plaine de Carpentras<sup>1</sup>...

C'est justement par cet enracinement que Bonnel compte bien réhabiliter l'image du sédentaire ou, plus précisément, justifier sa position. En affirmant qu'ils *n'ont pas besoin* de chemins pèlerins ou de grandes routes, ces individus attachés au terroir formulent certainement une double idée, un double argument. Le premier : il est inutile de jouer au pèlerin, au vagabond, si le sol nous tient profondément enchaînés — comprenons si notre condition, immuable, nous en empêche. L'argument sonne ici comme un *non possumus* évident. On ne peut pas changer en nomades ceux qui sont sédentaires depuis toujours... Le second : il est peut-être possible de trouver son salut par la terre, par l'immobilité. On se souvient qu'une des idées des moralistes du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, puis fortement appuyée par Rousseau<sup>3</sup>, était qu'il ne faut pas chercher dans des pérégrinations multiples le salut de l'âme, mais seulement dans un creuset personnel, un voyage interne et spirituel. Aussi, bon nombre d'écrivains « classiques » dénigraient-ils les voyages... Le plus célèbre des adages sur ce thème est sans nul doute celui de Pascal dans les *Pensées*, qui affirme que tout le malheur des hommes

<sup>1</sup> : Emile Bonnel, *Pouèmo dóu bout de la vilo*, L'Astrado, 1998.

<sup>2</sup> : Fénelon, Pascal, La Bruyère (en particulier au chapitre des *Jugements* (n°61) des *Caractères*) et La Fontaine (dans les fables du *berger et la mer* et des *deux pigeons*, pour ne citer que celles-ci) se sont opposés aux voyages...

<sup>3</sup> : Tout le chapitre 5 de l'*Emile* illustre et défend cet enseignement.



provient d'une seule cause, « qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre »<sup>1</sup>.

Peut-être alors que le sédentaire est plus proche de Dieu qu'on ne le croit<sup>2</sup>... L'emploi du participe-passé *clavela* (« cloués ») au milieu de la terre, serait-il alors là par hasard ? On ne peut résister à la tentation de voir ou un clin d'œil ou un *lapsus calami* renvoyant à une image christique — le Christ étant lui-même cloué au sol, sur la croix, avant d'être élevé dans les airs<sup>3</sup>. Peut-être qu'après tout on peut aussi bien porter sa croix en faisant un pèlerinage ou en restant attaché au sol... En ce sens, Bonnel répondrait à l'exigence du Mistral d'*Au poble nostre*...

Quoi qu'il en soit, le narrateur semble indiquer qu'il n'a pas le choix. Même épris de liberté et désireux de voyager, il ne peut se soustraire à l'étreinte de la terre comme, jadis, Gaïa ne pouvait se soustraire aux étreintes d'Oùranos. L'idée de passivité est reprise par l'anaphore du vers *lou camin de Sant Jaque nous passo sus lou ventre*, et l'emploi subtil du verbe *teni*, verbe qui peut signifier tout autant « tenir » que « posséder ». Le premier hémistiche du dernier vers signifierait ainsi « la terre nous possède », « nous appartenons à la terre ». Qu'y faire ? L'image, macabre ou funèbre, qui clôturait le poème est représentative, non plus seulement de l'immobilité mais de

<sup>1</sup> : Fragment 168.

<sup>2</sup> C'est aussi une idée que partage Mistral. Le berger du Lubéron, au chant III de *Mirèio*, qui n'a pas quitté ses montagnes depuis le plus jeune âge, est plus saint que le curé de Saint-Eucher lui-même ! Voir notre article « L'enseignamen dóu pastre dóu Leberoun de *Mirèio* », *Lou Prouvençau à l'Escolo*, n°17, avril 2004, p.30-34.

<sup>3</sup> : L'iconographie ainsi que le théâtre religieux rappellent que Jésus fut crucifié au sol, puis levé et présenté à la foule. Pour le théâtre, voir Arnoul Gréban, *Le Mystère de la Passion*, rééd. Folio, éd. de J. Subrenat et M. de Combarieu, Paris.

la passivité totale : désormais morts, les compatriotes du poète, et le poète lui-même, sont pétrifiés, fondus dans la terre, comme le pèlerin avait été fondu dans le ciel. L'homme retourne à la terre d'où il avait été tiré. N'est-ce pas, comme dernier enseignement religieux, ce que l'Eternel avait dit à Adam en le chassant d'Eden ? *Pulvis es et in pulverem reverteris*<sup>1</sup>...

Rendons grâce à Emile Bonnel de jouer si bien et si subtilement avec les topoï occidentaux qui sont les nôtres. Il cultive *jusqu'au bout*, pourrait-on dire, l'antagonisme du ciel et de la terre, du mouvement et de l'immobilité, pour peindre la condition humaine. Ce *nautre*, ce *nous* si souvent employé dans le poème, n'est-ce pas un *nous* provençal (aussi bien les frontières géographiques détaillées dans le titre le signifiaient), mais également un *nous* humain ? Nous sommes tous attachés à une terre ainsi qu'un bout de cette terre elle-même... Nul n'aura la prétention d'être le pèlerin, cet *autre* allant vers cet *ailleurs*, qui ouvre le poème.

C'est finalement comme l'acte de foi d'un homme humble et attaché à sa terre qu'il faut certainement lire ce poème...

D'ailleurs, l'espoir n'est-il pas permis ? Si la route de saint Jacques *nous passe sur le ventre*, c'est qu'au moins notre ventre est sur le bon trajet... Reste à savoir si un jour on réconciliera la terre avec le ciel et si, comme l'Eternel le fit sous les yeux de Noé, comme Zeus le fit quand il accorda la paix entre Ouranos et Gaïa, l'arc-en-ciel apparaîtra de nouveau.

<sup>1</sup> : « Tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière ». *Genèse*, 3, 19.

Celui-ci n'est-il pas, dans la symbolique biblique  
comme dans la symbolique mythologique, un pont entre  
Ciel et Terre ?